

LES IBÉRIQUES ET LES AMÉRIQUES AU XVI^e s.

Liste des documents :

Doc 1 : Lettre de Péro Vaz de Caminha (1500) adressée au roi du Portugal

Doc 2 : Lettres de Vespucci à Lorenzo di Pietro Medici, 1501 et 1503

Doc 3 : Le traité de Tordesillas, 1494



Document 1

Extraits de la Lettre de Pêro Vaz de Caminha au roi dom Manuel

« Sire,

Bien que le commandant en chef de votre flotte ainsi que les autres capitaines écrivent à Votre altesse pour lui annoncer la découverte de cette nouvelle terre qu'au cours de notre traversée nous venons de découvrir pour vous, je ne laisserai pas pour ma part de vous en rendre compte du mieux que je pourrai, encore que, pour le bien conter et en parler je ois de tous le moins habile. Que votre altesse cependant daigne considérer ma bonne volonté plutôt que mon ignorance, et qu'elle soit assurée que, loin d'exagérer le beau ou le laid, je ne rapporterai ici que ce que j'ai vu et qui m'est apparu. De la navigation et des cinglages, je ne dirai rien à Votre Altesse, car je ne saurais le faire et c'est aux pilotes de prendre ce soin ; voici donc, Sire, ce que j'ai à porter à votre connaissance.

Le départ de Belém, comme vous le savez, Sire, a eu lieu le lundi 9 mars, et le samedi 14 du même mois nous nous trouvâmes dans les îles Canaries [...] et le dimanche 2 du même mois, vers les dix heures, nous aperçûmes les îles du Cap-Vert, c'est-à-dire l'île de Saint Nicolas, selon le pilote Pero Escolar [...] Nous poursuivîmes notre route sur cette mer droit vers le large, jusqu'au mardi de l'octave de Pâques, c'est-à-dire au 21 avril, où nous rencontrâmes quelques indices d'une terre, alors que, selon les pilotes, nous étions à 600 ou 670 lieues de l'île susdite. [...]

Le lendemain matin mercredi, nous rencontrâmes des oiseaux que l'on appelle pétrels brise-os, et ce jour là, à l'heure des vêpres, nous aperçûmes la terre : d'abord un grand mont très élevé et arrondi au sud duquel se trouvaient d'autres montagnes plus basses, puis une plaine couverte de grandes forêts ; et le commandant donna à ce grand mont le nom de Mont Pascal, et à la terre, le nom de Terre de la Vraie-Croix [...]

Le jeudi matin, nous mîmes à la voile, voguant droit vers la terre, les caravelles en avant [...] jusqu'à une demi-lieue de la terre, où nous jetâmes tous l'ancre au droit de l'embouchure d'un fleuve ; [...] de là, nous aperçûmes des hommes allant et venant sur la grève, sept ou huit environ [...]

Voici comment ils sont : la peau cuivrée tirant sur le rouge, de beaux visages, des nez beaux et bien faits.

Ils sont nus sans rien pour se couvrir ; ils ne se soucient nullement de cacher ou de montrer leurs parties honteuses ; ils ont sur ce point la même innocence que pour ce qui est de montrer leur visage. L'un comme l'autre avaient la lèvre inférieure percée, avec chacun un ornement blanc en os passé dedans, long comme la largeur d'une main, gros comme un fuseau de coton, acéré comme un bout de poinçon ; ils les introduisent par l'intérieur de la lèvre, et la partie entre la lèvre et les dents est faite comme la base d'une tour d'échec ; ils les portent coincés là de telle sorte que cela ne leur fait pas mal et ne les gêne ni pour parler, ni pour manger, ni pour boire. Leurs cheveux sont lisses et ils étaient coupés, mais coupés courts plutôt que ras, et tondu jusqu'au dessus des oreilles ; et l'un d'eux portait sous ses mèches d'une tempe à l'autre par derrière une sorte de perruque de plumes jaunes qui pouvait avoir une coudée de long, très épaisse et très touffue, qui lui couvrait la nuque et les oreilles : elle était collée aux cheveux plume par plume avec une substance molle comme de la cire, mais qui n'en était pas, de sorte que la perruque était bien ronde, bien fournie et bien régulière et qu'un lavage n'était pas nécessaire pour la retirer. [...]

Ils me paraissent des gens t'une telle innocence que si on pouvait les comprendre et qu'ils nous comprissent, ils seraient bientôt chrétiens car ils n'ont pas de croyance et n'en connaissent aucune, à ce qu'il semble. Et par conséquent si les proscrits qui doivent demeurer ici apprennent bien leur langage et les comprennent, je ne doute pas que, selon les intentions de Votre Altesse, ils se fassent chrétiens et embrassent notre sainte foi : qu'il plaise à Notre Seigneur de les y amener. Car il est certain que ces gens sont d'une bonté et d'une simplicité entière et tout sceau dont on voudra les marquer s'imprimera bien vite en eux ; et si Notre Seigneur leur a donné de beaux corps et de beaux visages comme à des hommes accomplis, et s'il nous a conduits ici, je crois que ce n'était pas sans raison [...]

Ils ne cultivent pas le sol et n'élèvent pas de bêtes, et il n'y a ici ni bœuf ni vache ni chèvre ni brebis ni poule ni autre animal qui ait l'habitude de vivre auprès des hommes, et ils ne mangent que des ignames qui sont ici en quantité et de ces graines et de ces fruits que la terre et les arbres produisent d'eux-mêmes : et grâce à cela ils sont si parfaits, si forts et si bien en chair, que nous ne le sommes pas autant avec tout le blé et les légumes que nous mangeons [...]

Cette terre, Sire, de l'extrémité la plus au sud que nous ayons vue jusqu'à l'extrémité vers le nord que nous pûmes voir depuis ce port semble être si vaste qu'à mon avis il y a bien 20 ou 25 lieues de côte. Elle présente le long de la mer quelques endroits de grandes élévations, les unes rouges et les autres blanches, et la terre au-dessus est toute plate et couverte de grandes forêts. D'un bout à l'autre ce n'est

qu'une grève plate comme la paume de la main et très belle. À l'intérieur, depuis la mer, elle nous a semblé très grande [...]. Jusqu'à présent nous n'avons pu savoir qu'il y a de l'or ou de l'argent ni aucun objet de métal ou de fer, et nous n'en avons pas vu. Mais la terre elle-même jouit d'un air excellent, aussi frais et tempéré que celui d'entre Douro et Minho, car en la présente saison, nous le trouvons pareil à celui de cette province ;

il y a de l'eau en abondance, à profusion. Et cette terre est si plaisante que si l'on veut en tirer profit tout pourra y être cultivé grâce à la quantité d'eau qu'elle possède. Mais le meilleur fruit qu'on puisse en tirer, à mon avis, ce sera de faire le salut de ces gens et telle doit être la première graine que Votre Altesse doit semer. Et quand bien même il n'y aurait ici que cette possibilité d'étape pour la traversée vers Calicut, cela serait suffisant : à plus forte raison si l'on peut y accomplir et y réaliser ce que Votre Altesse désire tant, à savoir la propagation de notre sainte foi. [...]

À Porto Seguro, en votre île de la Vraie-Croix, aujourd'hui vendredi premier mai 1500. Pêro Vaz de Caminha ».

Source : La Découverte du Brésil. Les premiers témoignages choisis et présentés par Ilda Mendes dos Santos (1500-1530), Paris, Chandeigne, 2000, p. 43-73.

Document 2

lettre d'Amerigo Vespucci à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici (donnée à Lisbonne le 4 septembre 1504). Amerigo Vespucci a abordé le Brésil le 7 août 1501

« Qu'en est-il tout d'abord des hommes? Nous en trouvâmes une telle multitude dans ces régions qu'on ne pourrait à peine les dénombrer, comme on lit dans l'Apocalypse; ces hommes, je les dirai doux et sociables; tous, de l'un et l'autre sexes, se déplacent nus, sans couvrir aucune partie de leur corps, et tels qu'ils sont sortis du ventre de leur mère ils vont jusqu'à leur mort. Ils ont le corps imposant, bien taillé, bien proportionné, d'une couleur qui tire sur le rouge. Cela tient, selon moi, à ce que, allant nus, ils sont teints par le soleil. Ils portent une chevelure ample et sombre. Ils sont, dans leur démarche, agiles et gracieux. Leur figure est agréable, mais ils s'emploient eux-mêmes à la ravager. Ils se trouent en effet joues, lèvres, narines et oreilles. Ne croyez pas que ces trous soient petits ou qu'ils n'en portent qu'un. J'en ai vu qui, sur le seul visage, portaient jusqu'à sept trous, tous de la taille d'une prune. Ils les obturent avec de magnifiques pierres azurées, du marbre, des cristaux, de l'albâtre, avec des os d'une extrême blancheur, et des objets qu'ils travaillent avec art selon leur coutume. [...] Ils n'ont ni étoffes de laine, ni de lin, ni de coton parce qu'ils n'en ont nul besoin et ne possèdent aucun bien propre; ils mettent tout en commun et vivent ensemble sans roi ni autorité: chacun y est son propre maître. Ils prennent autant de femmes qu'ils le veulent, le fils couche avec la mère, le frère avec la soeur, le premier venu avec la première venue, et chacun avec qui il rencontre. Ils défont leurs mariages aussi souvent qu'ils le veulent et n'observent aucune règle dans ce domaine. Ils ne possèdent en outre ni temples ni lois, mais ils ne sont pas idolâtres. Que dire de plus? Ils vivent selon la nature, et peuvent être dits épicuriens plutôt que stoïciens. Il n'est chez eux ni marchands ni commerces. Les peuples se font la guerre sans doctrine ni règles. En quelques harangues, les vieillards amènent les jeunes à leurs vues et les excitent à la guerre, où ils s'entretuent avec beaucoup de cruauté; les prisonniers qu'ils ramènent, ils les gardent afin de les exécuter non pour leur retirer la vie mais pour s'assurer leur propre subsistance. Ils se mangent en effet entre eux: les vainqueurs mangent les vaincus et la chair humaine est chez eux nourriture commune.»

in Ilda Mendes dos Santos, *La découverte du Brésil: les premiers témoignages*, éd Chandeigne, 2000, pages 97-99

Ce témoignage dont l'original en italien est perdu, a été traduit et imprimé en latin (sous le nom de «Mundus Novus») en 1504 à Augsburg.

Voici ce que fut ce voyage. [...]Nous naviguâmes deux mois et trois jours avant qu'une terre nous apparût. Ce que nous subîmes dans ce désert marin, quels dangers de naufrage, quelles souffrances physiques nous affrontâmes, quelles angoisses nous accablèrent l'esprit, je le laisse deviner à ceux qui, par expérience, savent le mieux ce que signifient la quête de l'inconnu et la recherche dont on ne sait s'il existe. Pour tout dire en un mot, sachez que sur soixante-sept jours de navigation, nous en eûmes,

d'affilée, quarante de pluie, de tonnerre et d'éclairs, obscurs au point que jamais nous ne vîmes, de jour, le soleil, et de nuit, un ciel serein. La terreur grandit alors en nous au point de nous faire pratiquement abandonner tout espoir de survivre. Mais au milieu de tant d'orages gigantesques, il plut à Dieu, de nous faire voir devant nous, un continent de régions nouvelles, un monde nouveau. A cette vue, nous fûmes inondés d'autant de joie qu'on peut imaginer qu'en puisse concevoir un homme, lorsque, après avoir éprouvé des fléaux de toutes sortes et une fortune contraire, il rencontre le salut, Le 7 août 1501, nous jetâmes l'ancre sur les rivages de ces régions, et rendîmes grâce à notre Dieu par une prière solennelle et la célébration d'une messe chantée. [Là, nous nous aperçûmes que cette terre n'était pas une île mais un continent, parce qu'elle était bordée de très longs rivages qui n'en faisaient pas le tour, et qu'elle regorgeait d'une infinité d'habitants.] Nous y découvrîmes des nations et des peuples innombrables, toutes les races d'animaux sauvages qu'on trouve dans nos régions, et bien d'autres choses que nous n'avions jamais vues auparavant, mais dont il serait trop long de rendre compte en détail. Grande fut la clémence de Dieu qui, pour lors, nous illumina, car le bois et l'eau nous faisaient défaut quand nous abordâmes à ces régions et nous n'aurions pu maintenir en vie que peu de jours.

Amerigo Vespucci, Lettre à Lorenzo di Pierfrancesco de Médicis, mai 1503.

Document 3

Traité de Tordesillas (1494)

« Ferdinand et Isabelle, par la grâce de Dieu, Roi et Reine de Castille, de Léon, d'Aragon, de Sicile, de Grenade, De Tolède, de Galice [...] Ainsi, son altesse, le sérénissime Roi de Portugal, notre frère bien aimé, nous a dépêché ses ambassadeurs et mandataires (...) afin d'établir, de prendre acte et de se mettre d'accord avec nous (...) sur ce qui appartient à l'un et à l'autre de l'océan qu'il reste encore à découvrir.

Leurs altesses souhaitent (...) que l'on trace et que l'on établisse sur ledit océan une frontière ou une ligne droite, de pôle à pôle, à savoir, du pôle arctique au pôle antarctique, qui soit située du nord au sud (...) à trois cent soixante-dix lieues des îles du Cap-Vert vers le ponant (...); tout ce qui jusqu'alors a été découvert ou à l'avenir sera découvert par le Roi de Portugal et ses navires, îles et continent, depuis ladite ligne telle qu'établie ci-dessus, en se dirigeant vers le levant (...) appartiendra au Roi de Portugal et à ses successeurs [...] Et ainsi, tout ce qui, îles et continent (...), est déjà découvert ou viendra à être découvert par les Roi et Reine de Castille et d'Aragon (...), depuis ladite ligne (...) en allant vers le couchant (...) appartiendra auxdits Roi et Reine de Castille [...] »

In J.S. Silva Marques, *Descobrimientos Portugueses (Découvertes portugaises)*, vol.III

QUESTIONS

- 1- Lire l'ensemble des documents
- 2- Présenter les auteurs de chaque document
- 3- Après avoir recherché des informations sur le traité de Tordesillas, répondre aux questions : Pourquoi ce traité a-t-il été signé ? Quelles en sont les conséquences pour la découverte et/ou la conquête des Amériques ?
- 4- Quels sont les documents qui permettraient d'étayer chacun des thèmes suivants (un document peut être utilisé plusieurs fois)
 - I- Une vision de l'Autre
 - II- Découverte ou conquête ?
- 5- Répondre aux questions à partir des gravures suivantes tirées des *Grands Voyages* de Théodore de Bry : Comment les Amérindiens sont-ils représentés durant la conquête ? Comment Théodore de Bry représente-t-il les contacts entre Espagnols et Amérindiens ?



Christophe Colomb débarque à Hispaniola

Sous le commandement de Pierre de Calyce, les indigènes servent de bêtes de somme
Volume 4, planche 4



Comment les Arawaks de Borichen (Porto Rico) ont-ils vérifié l'immortalité d'un Espagnol. Le jetant à l'eau (IV, 05), ils attendent de voir s'il se noie et meurt.